

JE CHANTE !

N° 17

Printemps-été 1995 - 45 F - ISSN 1155-3664

Spécial Jacques Higelin
Les Frères Jacques : 50 ans de chanson

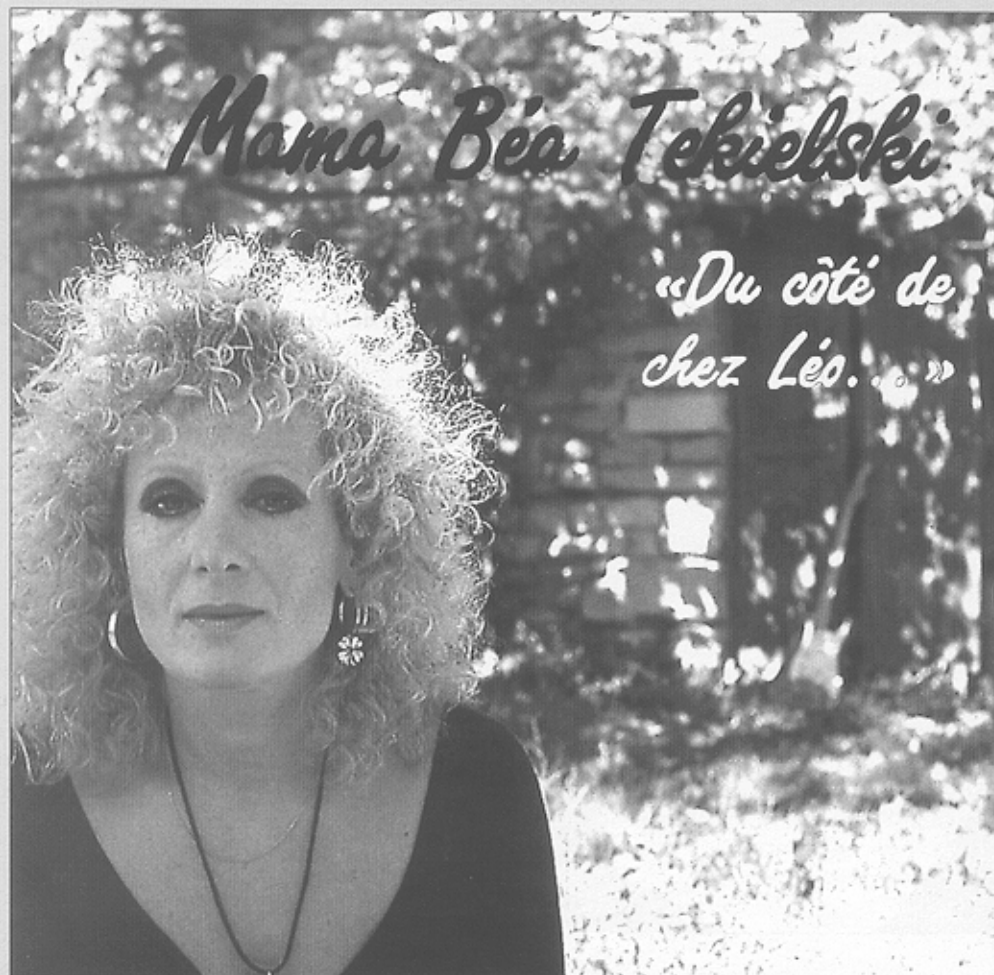
Pierre Louki, Marcel Amont, Mama Béa, Pline Gaillard, Roger Varnay

Joyet et Roll Mops, Dominique Ottavi, Jean Bourbon, Axelle Red

**Nouveau
CD**

Mama Béa Tekielski

12 adaptations de Léo Ferré



CD DISPONIBLES

La Différence	Réf. GRI 19007 - Distribution CBS	140 Frs
Violemment la tendresse	Réf. ENC 142. Distribution Mélodie	140 Frs
No Woman's Land	Réf. 196702. Distribution Musidisc	140 Frs
Ma Compilation (Double CD)	Réf. 171442. Distribution Musidisc	210 Frs
"Du Côté de chez Léo"	Réf. 171912. Distribution Musidisc	140 Frs

Pour commander, envoyer chèque à l'ordre de MAFALDA CONNECTION à :
MAMA BEA TEKIELSKI : 26, avenue Gabriel Péri, 30400 Villeneuve-lez-Avignon
Contact. Tél.: 90-25-20-08. Fax : 90-25-58-86

Mama Béa Tekielski



Photo : X.

Après une superbe compilation, sortie cet hiver, Mama Béa Tekielski a choisi de nous emmener « Du côté de chez Léo... ». Sur des arrangements rock-pop de Jean Garcia, qui métamorphosent des chansons que l'on connaît, Mama Béa nous offre douze nouvelles interprétations de Ferré. Avec *le temps*, *Les Artistes*, *Ni Dieu ni maître*, *Les Poètes*, *L'âge d'or*, *La mélancolie...* Des chansons d'« amour-anarchie », servies par une voix bouleversante d'émotion non contenue.

JE CHANTE ! — Comment est née cette compilation ?

MAMA BÉA TEKIELSKI. — Dans ma tête, déjà, et du fait qu'après mes concerts, les gens me demandaient : « Quand est-ce que tu sors tes titres en laser ? » Etant donné qu'ils ne m'appartenaient plus, je ne savais pas trop quoi répondre. Tous mes anciens

enregistrements RCA sont passés chez BMG. Puis tout le monde s'est mis à sortir des « compiles » à tour de bras, et j'étais la seule à ne pas le faire. Quand je me suis décidée, il m'a fallu demander la licence d'exploitation à BMG et la tractation a duré deux ans et demi. Je n'ai eu la licence qu'en juin-juillet dernier. Je m'en suis occupée tout l'automne, et ça y est, maintenant, le disque est dans les bacs.

J'ai demandé les droits pour mes six albums RCA, mais je ne les ai que pour deux ans. Après ce délai, je ne peux plus refabriquer de disques, à moins de reconduire le contrat. Au départ, je voulais publier des CD simples, les uns après les autres, mais ils n'ont pas voulu me donner l'intégrale de mes titres. J'ai sélectionné les morceaux que les gens me demandent le plus, et quelques autres pour me faire plaisir. J'en ai choisi vingt-cinq, qui sont donc sortis sur un double CD.



Quels sont ceux qu'on vous demande le plus ?

Soleils, évidemment, mais également *Ballade pour un bébé robot*, qu'on me demande à chaque concert, mais que je ne chante pas, parce que c'est un titre très long, avec un tas de changements, et je ne l'ai pas répété avec mes musiciens depuis longtemps. Il y a aussi *Après minuit*, *La fenêtre*, *Visages*, toujours à mon répertoire. On m'a demandé aussi *Le chaos*, mais c'est un morceau de quatorze minutes, assez lourd à monter. J'ai également sélectionné des titres comme *Le secret* ou *La maison sur Vénus*, dont j'aime bien les textes.

Ils ont été remixés ?

Non, je n'ai rien touché. Quitte à remixer, j'aurais aussi bien pu tout réenregistrer, parce que je pense que je chante mieux aujourd'hui. Il y a des chansons que je trouve bien écrites, assez actuelles, mais je les interprétais mal. Ce n'était pas fouillé, pas fini. Mais les gens voulaient les choses telles quelles, et me disaient : « Si tu la refais, ce ne sera plus pareil, ce sera une réinterprétation. » Je le ferai peut-être plus tard... dans dix ans.

Bizarre que vous n'ayez jamais enregistré de disques en public !

Chez RCA, ils n'en ont pas eu l'idée. Depuis quelques années, je suis indépendante, mais ça coûte vraiment très cher : il faut déplacer un studio mobile, enregistrer plusieurs concerts, faire des mixages... Cela dit, j'aimerais bien.

Pourquoi la compilation s'arrête-t-elle à 1981 ?

Parce que mes albums d'avant 1981 n'ont pas été réédités en compact. Et après 1981, il y en a trois que l'on trouve en CD. J'ai laissé de côté « *Où vont les stars ?* », parce que c'est un disque un peu charnière, un peu hybride. C'était vraiment un passage qui m'a menée à autre chose.

C'est sur ce 30 cm que l'on trouve *Déception sentimentale*, une ballade, un peu inhabituelle dans votre répertoire ?

Oui, je ne renie pas les chansons de ce disque, il y en avait de très belles, mais je l'ai réalisé à une période où je n'étais pas bien dans ma peau. On m'avait reproché d'avoir un « look » qui datait un peu. Je ne savais plus où j'en étais, et je trouve que ça se sent dans l'album. En plus, j'ai horreur de la pochette, je ne me ressemble pas.

Les disques suivants, c'est votre propre production ?

Ensuite, j'ai eu deux producteurs différents. Après « *Où vont les stars ?* », il y a eu le divorce d'avec RCA, suivi d'un laps de temps où je me suis demandé ce que j'allais faire, ce que j'allais écrire, si j'avais encore des choses à dire... Un véritable passage à vide et plus de maison de disques, ce qui m'a finalement permis de redémarrer sur un second souffle. J'ai refait des chansons, des maquettes, et j'ai trouvé un producteur indépendant pour « *La Différence* ». C'est Hervé Bergerat, de Masq, qui m'a fait signer pour cet album, dont je chante encore plein de titres sur scène.

Puis ça a été au coup par coup. J'ai trouvé un deuxième producteur pour faire « *Violamment la tendresse* ». Là, ça c'est mal passé, parce qu'avant de commencer l'enregistrement, il était en faillite, mais je ne le savais pas. On est tombé au milieu d'un truc merdique, il n'avait plus d'argent et a disparu avant de finir l'album. Je me suis retrouvée avec mon disque sous le bras, et là, plutôt que de continuer à faire du porte à porte, j'ai décidé de prendre les choses en main, comme le font, d'ailleurs, d'autres chanteurs : j'ai monté un fichier, fait appel aux gens et vendu le disque en souscription. J'ai eu des subventions, un peu d'argent par un sponsor. Finalement, j'en ai eu plus que par mon producteur précédent, et j'ai fait ce que j'ai voulu ! C'était la première fois que je faisais les choses du début à la fin. Je n'ai gardé que les chansons que j'avais envie de garder, et j'ai tout choisi, excepté la pochette. Ça m'a échappé... hélas ! C'est un album que j'écoute encore volontiers, et dont je suis très fière.



En 1971. Collection personnelle Mama Béa.

« *Je cherche un pays* », votre tout premier disque, publié en 1971 sous le nom de Béatrice Tekielski, est absent de cette compilation. Vous le reniez ?

Pas du tout ! Il ne figure pas sur la compilation, parce que c'est encore un autre producteur et c'est Scalen'disc qui le distribue en ce moment. Non, je ne le renie pas... J'avais ma voix de bébé, mes joues de bébé, c'était mes

premières chansons, j'avais vingt ans. Tous les gribouillis de mon adolescence, ça a fait cet album ! Il a été le tremplin pour aller vers la suite. Parfois, je l'écoute et je me dis : quand même, cette petite gamine qui débarquait de sa cambrousse avec tout juste deux accords de guitare, on sentait qu'il y avait quelque chose derrière, une certaine authenticité, une quête. C'était les prémices de ce qu'a été ma route... Si, aujourd'hui, la petite rencontrait la vieille — je ne dis pas la grande parce que je n'ai pas beaucoup grandi ! —, je pense qu'elles pourraient se serrer la main, il n'y aurait pas de malaise.

Entre 1971 et vos disques suivants, il s'est écoulé plusieurs années. Pourquoi ?

Parce que ce premier disque s'est fait par hasard. Je gratouillais, je chantais mes premières chansons dans le métro, et pour gagner un peu d'argent, on fabriquait aussi des bijoux. Et un jour, quelqu'un s'est arrêté pour en acheter, et on a parlé chansons. C'était Michel Bachelet, que je n'ai plus jamais revu, qui nous a fait faire ce 30 cm aux disques SFP. J'avais quand même eu quelques lignes dans deux ou trois journaux... Ensuite, j'ai fait le trajet habituel à l'époque : M.J.C., petites salles, tournées en province et... les galères. On se débrouillait sans agent, et à force de tourner, une sorte de rumeur est arrivée jusqu'à Paris. A Paris, j'ai fait un concert au Carré Thorigny, et c'est là que j'ai rencontré les responsables du label Isadora qui ont sorti mon premier double album, « *La Folle* ». Mais dans les premières années, je faisais seulement de la scène, je ne cherchais pas spécialement à enregistrer, je n'envoyais pas de cassettes. Après « *Je cherche un pays* », il m'a fallu un peu de temps pour apprendre. Je trouvais ce disque sympa mais un peu conventionnel, et je voulais approfondir les choses, trouver un style qui soit plus personnel, plus à moi. Ça m'a pris du temps. Je pense que c'est venu petit à petit, en allant jouer devant un public.

Comment s'est fait pour vous le passage de la rive gauche au rock ?

Sans que je m'en aperçoive vraiment. Je pensais que je ne me servais pas assez de ma voix et qu'il me fallait quelque chose de moins classique, musicalement parlant. J'ai alors systématiquement tendu l'oreille vers des styles un peu différents. Quand j'ai entendu Colette Magny, j'ai eu un choc, je me suis dit : c'est comme ça qu'il faut chanter !

Chanter, pour moi, c'est plusieurs choses. Dire, et tant qu'à faire, en français, des textes qui ne soient pas trop nuls, car je voulais communiquer quelque chose aux gens. Mais il y a aussi la voix, un instrument porteur d'émotion que l'on doit pouvoir tirer, bousculer, déchirer, et j'ai voulu essayer ça. Je ne me suis jamais sentie tellement rock, j'ai seulement essayé de faire quelque chose où les paroles et la musique soient en osmose et se complètent bien. Certaines personnes pensent que les textes ou la poésie se suffisent à eux-mêmes mais, en ce qui me concerne, la chanson est une forme d'expression à part entière, qui est loin d'être mineure, parce que c'est un vecteur qui peut émotionnellement faire bouger les gens, et qui est accessible à tout le monde.

Le fait que vous écriviez des chansons très longues n'a-t-il pas été un handicap pour la radio ?

Evidemment ! Des chansons de quatorze minutes, c'est un peu fou, mais tant pis ! C'était dans les années 70, la révolution n'était pas encore finie et enterrée, et on faisait ce que l'on voulait : si les radios ne passaient pas nos disques, on s'en foutait ! D'autres ont négocié le virage beaucoup mieux que moi, en faisant l'effort de ramasser leurs chansons à trois minutes, ce que je n'ai pas fait, et ça m'a valu des moments difficiles. Je le regrette un peu, parce que c'est idiot de ma part, mais d'un autre côté, j'ai fait les choses que j'avais envie de faire.

Peut-on dire que vous avez une carrière sans tubes ?

Oui, complètement. Je n'ai jamais fait un tube de ma vie, moi ! Il faudrait que j'y pense...

Et des chansons comme *Soleils*, alors ?

C'est pas un tube. Les tubes, ce sont des chansons qui marchent et qui reçoivent un écho auprès d'un grand nombre d'auditeurs, qui sont chantées, sifflotées et entendues dans les endroits publics. Je n'ai jamais eu ça. Même à l'époque où beaucoup de gens venaient à mes concerts, où les salles étaient bien pleines, il n'y avait pas les médias. J'ai fait une carrière très marginale, par le bouche à oreille. C'est long à construire et ça retombe très vite, parce que si on n'entretient pas ce lien entre l'artiste et le public,

on se perd de vue et on se retrouve tout seul. Je ne me suis jamais vraiment retrouvée toute seule, il y a toujours eu un noyau de fidèles dans chaque ville de France qui me suivaient, qui voulaient savoir si j'avais fait de nouveaux disques, etc... Mais ça a été dur.



En 1990. Photo : Laurence Navarro/Cinéstar.

« Une autre personne a ajouté : « Mais quel âge elle doit avoir maintenant ? » J'étais juste à côté, et j'ai alors lancé à la cantonade : « Elle n'est pas très jeune, mais enfin, elle ne se porte pas trop mal. C'est moi, vous voyez, ça va encore, je ne suis pas trop décrépie ! » Ils étaient un peu gênés, mais ils ont rigolé...

Pour *Édith et Marcel*, comment a-t-on fait appel à vous ?

Arlette Gordon, l'assistante de Claude Lelouch, m'avait vue à Paris et avait tous mes disques. Elle était très copine avec Juliet Berto. Pour ce film, Lelouch cherchait une voix pour refaire les vieux titres de Piaf et interpréter les nouvelles chansons. Dans le « créneau » Piaf, il y avait, bien sûr, Mireille Mathieu et d'autres chanteuses, mais il voulait quelqu'un de nouveau, de moins marqué. Arlette et Juliet lui ont parlé de moi.

« On connaît une nana qui a une super voix. Elle ne chante pas Piaf, mais on est sûres qu'elle peut le faire. » Arlette m'a appelée dans ma campagne. Je n'étais pas très sûre de pouvoir chanter Piaf comme ça, mais on a fait des essais. Ça s'est bien passé, mais ça s'est gâté par la suite, parce que j'ai été poursuivie par des gens qui voulaient me faire endosser le rôle de la fille spirituelle de Piaf... On m'a appelée en Italie pour que je vienne chanter Piaf, alors là, j'ai dit : « Ça suffit, j'ai fait un truc, maintenant, c'est terminé. Je ne vais pas chanter du Piaf toute ma vie, moi, j'ai mes chansons ! » Ça m'a un peu gênée, cette histoire.

Ça ne vous a pas apporté un peu plus de notoriété ?

Si, je suis passée dans des émissions grand public que je n'ai jamais faites avec mes chansons : Drucker, Sabatier, Chancel... Ma boulangère a su que j'étais chanteuse, que j'avais une belle voix, et voilà ! Mais pour le reste — savoir qui je

suis, ce que j'ai fait, tout mon parcours —, ça ne m'a rien apporté du tout.

Vous avez aussi chanté Ferré.

Sauf à mes débuts, je n'osais pas chanter Ferré en m'accompagnant à la guitare. Quand on m'a proposé de venir à La Rochelle, j'en ai profité, et j'ai choisi *Les anarchistes*. Quand Léo est mort, on m'a suggéré de faire un disque de ses chansons, mais j'ai voulu laisser passer un peu de temps. Comme les demandes sont souvent répétées, je vais sans doute le faire.

Sous quelle forme ?

J'ai choisi des chansons que j'aimais, bien sûr, et dont je savais que je pouvais tirer parti, avec ma voix et ma manière de chanter, sans pour autant les défigurer. J'ai respecté les textes, les mélodies et l'esprit, mais sur quelques titres, je me suis éloignée des arrangements et de la couleur musicale des versions originales. J'ai repris *L'affiche rouge*, un morceau énorme que je n'ai pas beaucoup transformé, mais d'après ce que j'ai entendu dans les brouillons d'arrangements, je pense que ça va être très beau. Il y a un piano, très sobre, avec peu d'instruments qui rentrent petit à petit, et quelques cris de guitare à la fin, en arrière fond, quand la tension monte. J'espère la chanter pour le mieux. Sur *Madame la misère*, j'ai donné un ton un peu plus rock, parce que le thème le permet. Il y aura surtout de la guitare, un peu de clavier, pas trop de synthé. J'ai fait écouter quelques morceaux à des gens qui sont vraiment des fans de Ferré et ils ont trouvé ça très beau. Il n'y a plus qu'à finir.

Vous avez également chanté Danielle Messia.

Au Théâtre de la Ville, j'avais chanté *De la main gauche* à cappella, un enregistrement qui se trouve sur un de mes derniers disques. Je la chante assez souvent en concert. C'est une chanson très difficile, parce la voix de Danielle Messia avait une tessiture très étendue, et la mélodie est très belle. Il y a des soirs où je préfère m'abstenir, parce que je sens que j'ai la voix qui va craquer.

Ce sont les seuls auteurs que vous reprenez ?

Je crois, mais j'aimerais en interpréter d'autres. Depuis plusieurs années, j'ai envie de faire un album avec mes chansons préférées, les chansons de ma vie... Il y aurait deux ou trois titres de Ferré, du Brel, du Barbara, un ou deux titres de Leonard Cohen, le *Phoque en Alaska* de Beau Dommage et *Le clown* d'Esposito. Ça fait des années que je veux chanter *Le clown* sur scène, seule avec ma guitare, mais mon ex ne voulait pas, il trouvait ça nul, alors, je ne l'ai jamais faite. J'aurais dû... C'est une chanson magnifique, je pleure à chaque fois que je l'écoute. Ce CD, j'aimerais bien le faire... On verra.

On voit des artistes revenir après dix ans d'absence. Vous croyez aux cycles, aux périodes ?

Oui, voilà déjà plusieurs années que je dis que les valeurs qui existaient avant les années 80, et que l'on a, ensuite, considéré comme ringardes, allaient revenir. Les années 80, ça a été la course, le Top 50 et la frime. Ceux qui parlaient d'autres choses étaient des ringards, des foutus ! Mais, à un moment donné, on a senti que les gens allaient s'asphyxier dans cette course qui ne mène à rien et qu'il allait y avoir un retour de bâton. Depuis le début des années 90, on a vu les gens revenir à des valeurs fondamentales. Je crois que la crise que nous traversons a provoqué un retour de la solidarité, du dialogue et de



En 1979. Photo : X.

l'ouverture d'esprit. Par conséquent, il est normal que les artistes qui sont là depuis des années, qui n'ont pas dérogé à leurs idées — qui sont restés fidèles à leur ligne de conduite et à leurs principes, au temps où cela faisait rigoler certains —, se retrouvent maintenant sous les projecteurs... Je me rappelle avoir lu des papiers odieux, sur moi et sur d'autres, dans le genre : « *Ce regard, ce baba, qui parle encore d'amitié* »... Quand on prononçait le mot « amour », il y en a qui s'écroulaient de rire ! Moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire sans l'amour — l'amour au sens large.

Pourquoi « Mama » ?

Parce que mon nom, Tekielski, est dur à prononcer, et Béatrice Tekielski, c'est trop long. C'est donc devenu Béa Tekielski. Mais les journalistes l'orthographiaient n'importe comment, les gens se cassaient la gueule en essayant de le dire. Alors, mon premier producteur m'a dit : « *Il faut le balancer, on va garder Béa.* » Béa, je trouvais ça trop court et puis, ça fait gnan-gnan. J'ai eu l'idée de mettre devant un petit quelque chose, comme certains artistes le font parfois aux États-Unis, et c'est devenu Mama Béa. Par la suite, j'ai voulu remettre Tekielski, mais on m'a dit : « *C'est un suicide, personne ne va plus rien comprendre !* » J'ai quand même rajouté Tekielski à Mama Béa... Merde, c'est mon nom ! Ceux qui peuvent le dire le disent, les autres s'en passeront !

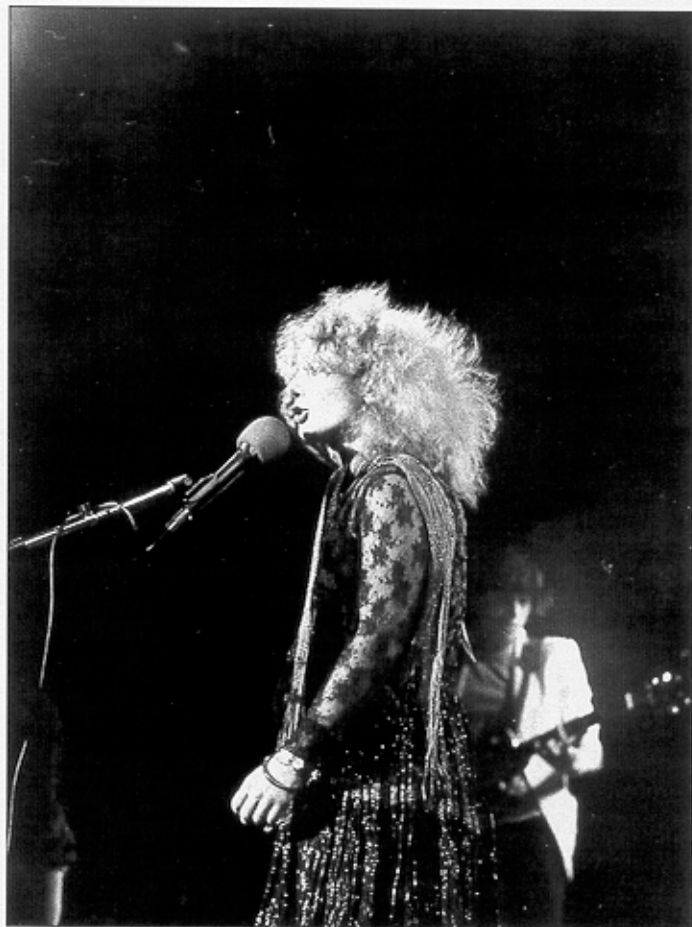
« Il faut garder sa capacité de colère et de réaction pour des choses graves, mais la haine, non... C'est un sentiment totalement improductif et négatif. »

Vous avez fait du cabaret ?

Je suis arrivée à Paris à l'automne 68 et j'ai fait les derniers cabarets. A Montmartre, Le Tire-Bouchon existait encore. C'était très dur, je gagnais vingt francs par jour, de quoi payer mon taxi pour me ramener à ma chambre de bonne... Parfois, des cars de Japonais débarquaient quand on avait tout fini, mais comme ils étaient nombreux et consommaient, on reprenait tout du début. En plus, ils s'en foutaient, ne comprenaient rien... C'est là que j'ai rencontré Bernard Dimey, sans savoir qui c'était. J'étais toute jeune, avec mes trois chansons sous le bras, et lui disait des textes que je trouvais magnifiques, qui me fendaient l'âme. Je n'ai pas aimé le cabaret à cause de ça : il y avait des gens grossiers, qui bouffaient, faisaient du bruit, buvaient, des touristes qui s'envoyaient de grandes chopes et qui s'en foutaient totalement, alors que Bernard Dimey disait des textes splendides ! Je suis également passée dans un petit cabaret du Marais qui s'appelait Les Frondeurs. J'y ai rencontré Patrick Abrial. L'ambiance était plus sympa, parce qu'il y venait des gens qui écoutaient.

J'ai lu une phrase de vous qui disait : « J'ai appris la haine, et c'est salutaire. »

Je vais nuancer. J'étais jeune et puis, c'était peut-être un jour où j'étais en colère... Il faut garder sa capacité de colère et de réaction pour des choses graves, mais la haine, non... Mais c'est vrai que j'en ai eu, de la haine ! J'ai eu une enfance pas facile, j'ai vécu assez pauvrement, et cette extrême pauvreté m'a coupée de plein de choses. Sans l'excuser, je comprends bien le processus de la violence dans les banlieues. Je n'ai pas vécu dans une banlieue, mais en plein centre ville, à l'époque où il y avait des quartiers pourris en centre ville. On ne faisait pas vraiment partie de la ville, et quand on sortait de l'immeuble — des immeubles vétustes et insalubres —, on était à deux pas du Palais des Papes à Avignon, de la Place de l'Horloge avec les



En 1980. Photo : X.

restaurants, le théâtre municipal et les gens « empapahoutés » qui allaient à l'Opéra. A l'Auberge de France venaient des artistes comme Jean Vilar, Gérard Philipe, tous les grands étaient là et mangeaient dans une espèce de vitrine. Et, pour rentrer à la maison, je devais passer devant tous les jours. Il y a des moments où on ne comprend pas pourquoi on a froid, pourquoi on n'a pas de chauffage, pourquoi on est mal fringués, et pourquoi il y en a qui sont là... Et pour peu qu'ils vous regardent un peu de haut, c'est facile d'avoir la haine.

Pour ne pas partir dans la délinquance, il faut vraiment s'accrocher, avoir des garde-fous, parce que c'est facile de déraiper. On n'a rien fait de mal et on constate déjà une injustice. On n'a pas le raisonnement pour démonter tous les rouages du système, on constate simplement que certains ont plein de fric, vivent tranquilles, dorment dans de beaux endroits et ont des parents avec une voiture, alors que chez soi, c'est la merde, il n'y a pas d'argent, le Secours Catholique apporte des colis pour Noël... C'est pas possible de vivre ça sans être tenté, à un moment donné, de casser une vitrine. Mais c'est vrai que c'est un sentiment totalement improductif et négatif, il n'y a rien à bâtir là-dessus. Même pour soi-même : on est mal, on se ronge de l'intérieur. C'est mauvais pour tout le monde et il faut en sortir, mais ce n'est pas facile.

Propos recueillis par Raoul Bellaïche, le 27 octobre 1994, à Paris.

• Contact Mama Béa Tekielski : 26, avenue Gabriel-Péri, 30400 Villeneuve-Lez-Avignon. Tél. : 90-25-20-08, fax : 90-25-58-86. Minitel : 36 15 Code MamaBéa.

A Léo

*« T'avais, de plus en plus, la gueule
D'un certain Ludwig van Beethoven
Sauf que t'étais pas vraiment sourd...*

*Entre les oreilles et le cœur
Tu nous tissais un fil d'amour
Pour quand il faisait triste et peur
Nous, pour bagage, on a ta gueule
Et on s'ra plus jamais tout seul
Les "mots des pauvres gens", ce soir
On vient t'les dire encor' un' fois :
Léo, ne rentre pas trop tard
Et puis, surtout, ne prends pas froid. »*

Mama Béa Tekielski



MAMA BÉA TÉKIESKI
Du côté de chez Léo
Musidisc

En plus d'être un auteur des plus originaux, Mama Béa est une interprète accomplie. Sur scène, à Paris, l'hiver dernier, elle a su, malgré des difficultés techniques de taille, donner sans réserves et a rappelé l'étendue de son talent. Pour l'occasion, elle avait repris de façon magistrale trois titres de Léo Ferré. Ce nouveau disque lui est entièrement consacré

et le moins que l'on puisse dire est que la voix de la chanteuse épouse parfaitement son univers. Rocailleuse, précise, vibrante et déchirée... Généreuse à souhait. Ferré aurait aimé cet hommage-là, c'est sûr ! Le choix des titres est bien trouvé, avec, pour fil conducteur, la révolte et les sentiments, l'amour et l'anarchie. On ne voit plus guère Mama Béa sur scène. Ce disque serait une excellente occasion de la retrouver. Comme le disait Ferré, « sa voix, sa musique, son souffle nous émerveillent. »

Laurent Carmé

• CD Mafalda Connection/Musidisc 171.912.



LA TORDUE
Les choses de rien
Moby Dick/Média 7

Premier album, en studio, pour ce groupe qui a tourné un peu partout, notamment grâce au réseau *Life live in the bar*. Ce disque mélange avec subtilité les genres et les influences. On navigue du rock au musette et des balloches au minimalisme des accords guitare sèche. On songe à Nino Rota dans l'instrumentation des morceaux rigolos intercalaires (bonne idée qui apporte respiration en même temps

qu'unité à l'ensemble). Les textes (Benoit Morel) sont variés dans leur contenu (hommage à Paris ou dénonciation du fascisme) et plutôt bien travaillés. La Tordue sait aussi puiser dans le répertoire : les textes de Cousté et d'Aragon donnent lieu à deux superbes chansons aux mélodies qui font mouche immédiatement. Les arrangements vocaux et musicaux sont pleins d'une invention enjouée. Quant à la pochette, signée Les chats pelés, elle est superbe. La Tordue est, aujourd'hui, un groupe rock des plus originaux. N'hésitez pas à faire leur connaissance.

Laurent Carmé

• CD Moby Dick, distrib. Média 7. Tél.: 41-20-90-50.



ELIZABETH
Merde en français
Éditions de l'Impossible

On a l'habitude de dire « Elizabeth et Guimou de la Tronche » ; sur scène, leur récital est un joyeux mélange, décapant, irrévérencieux, mais aussi poétique et tendre, de textes dits par Rolland Hénault (alias Guimou de la Tronche) et de chansons interprétées par Elizabeth. Enfin, quand je dis joyeux... le propos est souvent grave.

Si leur premier CD ne comportait que des chansons, cet opus 2 entrouvre la porte à Maître Guimou, par le biais du texte d'introduction au *Béret de l'Abbé Pierre*. Il n'y va pas avec le dos de la cuiller : « Et si t'as rien dans ta soupière / T'auras qu'à bouffer l'abbé Pierre... » ! Le ton est donné, c'est celui de quelques uns des douze titres du disque (textes de Rolland Hénault, musiques d'Elizabeth Gillet) : celui de *La fleuriste* et, surtout, de *Nathalie* (« Tu tires pas sur n'importe qui / Ceux qui tombent savent très bien pourquoi / Les terroristes, comme ils disent / Faut savoir qui ils terrorisent... » Fallait oser.

Le propos, plus léger dans *Le Tour de France*, nostalgique avec *La Seine et Oise* et *Rue des Morillons* (1), redevient grave pour *Derrrière les barreaux* : la prison est un sujet que Rolland Hénault a traité par ailleurs, dans un livre remarquable : *Les murs de déraison* (2).

Ce deuxième CD a bénéficié d'une orchestration plus riche que le précédent qui, raisons économiques obligent, avait

dû se contenter d'une « musique synthé » faisant regretter l'accordéon, le piano ou la guitare dont s'accompagne habituellement Elizabeth sur scène.

C'est d'ailleurs sur scène qu'il faut aller à la rencontre de ces deux artistes, pour découvrir l'autre composante de leur talent : les textes dits par Guimou de la Tronche qui, parfois, me rappelle un certain Bernard Dimey... Il existe d'ailleurs une cassette, enregistrée en public au Petit Théâtre de Clichy (avril 1993), qui ravira tous les amateurs ! (3)

Pour l'anecdote, je note que ce CD a été produit grâce à une souscription : c'est aujourd'hui la règle, la plupart du temps, lorsqu'on n'est pas vedette. L'originalité de la démarche des auteurs est que la liste des souscripteurs, baptisés pour l'occasion producteurs, figure sur le livret du CD. Et c'est donc en tant que co-producteur (non intéressé, faut-il le préciser !) que je vous conseille ce disque !

Joseph Moalick

• CD disponible aux Editions de l'Impossible, B.P. 98. 78703, Conflans Sainte-Honorine Cédex.

(1) On notera le clin d'oeil à Brassens...

(2) Paru en 1994, aux Editions de l'Impossible. B.P. 271, 36000, Chateauroux.

(3) On doit encore pouvoir se la procurer chez Bruno, aux Oiseaux de Passage, 17, rue Berzélius, 75017 Paris. Tél. : 44.85.36.08.



GÉRARD PRATS
Oh la la la la
GP

Après Chiron et Guy Bonnet, la Provence s'est découvert un nouveau chanteur avec Gérard Prats qui vient de sortir un disque compact regroupant douze titres dont onze inédits méritant que l'on y prête attention.

Auteur-compositeur-interprète, Gérard Prats écrit à mots feutrés, dans un style dont l'emphase est bannie, des textes d'homme, fort de son expérience passée, qui lui impulse une foi profonde en l'avenir. Une pincée de tendresse, une touche de poésie, un soupçon de sérénité et le tour est joué, la magie opère. Voilà l'odeur du terroir embaumé des senteurs de garrigue; voilà les hommes du Vaucluse, tous les hommes en fait; voilà la vie qui apparaît à la fois une et complexe. Avec la simplicité de son talent mais sans mièvrerie, sans facilité aucune, Gérard Prats a composé son nouveau disque au travers du filtre de ses affects.

Ainsi, il rend hommage à cet aveugle qui utilise « des mots de nulle part » pour exprimer la finesse de sa perception (*Comment fais-tu ?*). Il stigmatise une rupture sentimentale douloureusement vécue par un « Et s'il ne revient pas / c'est qu'il ne valait pas / le mouchoir de tes larmes » (*Que le diable l'emporte*). Optimiste, car se sentant dépositaire d'espérance, il nous dévoile son parcours d'ancien « flic rive gauche » puis d'antiquaire occupé « à sauver quelques bouts de bois / refusés chez Roche-Bobois » car, en fait, « chacun choisit à sa manière / L'argent, le beurre ou la crémère » (*La vie que l'on*

se doit). Dans sa quête de la femme idéale espérée, il nous confie : « Et j'inviterai les étoiles / à ne pas soulever leurs voiles / car leur éclat en souffrirait » (*Tu dois exister*). Son attachement à sa fille le rend lyrique et il lui avoue : « Le désert inondé par la pluie, c'est toi » (*Trois fois le tour du monde*). Sa sensibilité à fleur de peau et de cœur s'exprime de façon pathétique dans le souvenir, transmis de génération en génération, que l'intransigeance religieuse a laissé comme une blessure encore mal cicatrisée depuis le massacre des disciples de Pierre Valdo à Méridol en 1545. Et il nous confie : « Je connais quelques vieilles pierres / qui ont vu pleurer le Lubéron / vers l'an Quinze cents de notre ère / au nom des guerres de religions » (*Les Vaudois*).

Interprète efficace et généreux, qui invite son auditoire à la complicité, Gérard Prats nous offre ses chansons avec une force tranquille, ouverte sur tous les possibles. Sa voix, agréable, chaude et émouvante, est épaulée par une diction très claire. Ses musiques, très variées, sont toukours sobres et flatteuses pour l'oreille de par la complicité évidente qui s'établit avec les instrumentistes dont les talents personnels se conjuguent harmonieusement.

Puisse Gérard Prats connaître le succès qu'il mérite, lui qui s'implique totalement dans son métier d'A.C.I. — activité de « cherche lune », s'il en est — et qui nous avertit avec franchise : « Je joue les croque-notes et je chante tout haut les choses auxquelles je crois » (*Le cœur en bandoulière*).

Michel Bombart

• CD GP 02, disponible auprès de l'auteur : Gérard Prats, 38, cours Carnot, 84300 Cavillon. Tél.: 90-78-16-47.